

Nouvelles Littéraires

— Une telle prédilection est assez étrange...

— Cette prédilection, je l'avoue sans vergogne, bien que le bon Théo ait été « limogé » impitoyablement par M. André Gide dans un meurtrier prétexte. Cette admiration, je l'avais en commun avec le jeune poète et chef d'école, Goumilleu, fustillé depuis par la Tchéka, qui avait intégralement traduit *Emma et Camées* en vers de huit pieds equirythmiques. J'ai eu le grand honneur de mettre cette version au point ; mais l'édition ne varietur ne parut jamais. D'ailleurs Théo fut même mon « patron ». Dans le grand journal le *Rietch*, je publiais des chroniques de lecture et de théâtre ; débutant, j'occupais une place modeste. Je n'avais un jour dû porter une étude sur le *Feuilleton du J.* consacrée à Sainte-Beuve, Théophile Gautier et, Dieu me pardonne, Jules Janin. Le lendemain j'étais moi-même chargé d'un feuilleton du lundi, de littérature étrangère ; je profitai de mon mieux de mon « avancement » pour faire connaître Claudel, Péguy, Francis Jammes, Léon Bloy, les doctrines de Barrès, le *Condottiere*, d'André Suarès, ou la *Double maîtresse* de M. Henri de Régnier... Gautier faisait ses délices de la lecture du dictionnaire ; combien je le comprends ! Les mots français, quels êtres de raison, mais aussi de beauté vivante ! Théo nous en enseignait la couleur, Racine la musique, Mallarmé le « sens plus pur », la magie suggestive, Flaubert, la propriété. Sans doute, il nous est difficile, peut-être impossible, en accédant du dehors à l'expression française, d'atteindre la pureté adamantine du français classique ; contour tracé par Ingres à la mine de plomb. Nous le traitions, peut-être plus en coloriste qu'en géométristes ; nous ne le voyions pas en blanc et noir, mais bien comme une gamme chromatique aux tons chatoyants.

— Ne serait-ce pas le Sémite, l'oriental qui se manifeste dans ce goût d'une certaine somptuosité verbale ?

— Il se pourrait bien. Quoi qu'il en soit, je ne me suis jamais senti, du fait de mon origine, réfractaire à la manière d'être et aux façons de parler françaises. On se plaindrait des limitations du discours français ? Ma foi, tout ce qui ne peut être mis en français me semble ou bien indigne d'être dit, trouble, suspect, confus, ou bien indicible, ineffable, car tout langage est une expression réduite, rationalisée, approximative de la plénitude intérieure. Ce qui fait dire au grand poète russe Tioutchéff, ce visionnaire du « chaos

pendante d'un tel sujet :

— Sans doute, car l'homme harmonieux est peut-être plus difficile encore à pénétrer pour le psychologue que l'être concusé, frémissant. On entre mieux dans une âme par une fissure, un défaut de l'armure.

— Combien vous avez raison ! Voyez Dostoïewski. Son génie est servi par les malheurs, les hideurs de son existence, l'anomalie, l'étrangeté. Le lecteur français, la critique elle-même, sont scandalisés, mais d'autant plus fascinés par la sombre extravagance du personnage.

M. André Gide semble trouver dans les tâches même de Dostoïewski, qu'il s'exagère à satiété, une satisfaction particulière. L'immoraliste se départit de l'attitude critique pour endosser le récit d'un entretien où Dostoïewski aurait confessé à son ennemi intime, Tourguènev, un crime odieux entre tous : celui commis par Stavroguine... Quand, où, à quel propos, cet entretien apocryphe aurait-il eu lieu ? Mais l'anecdote était trop séduisante, bien qu'imaginaire. Gide en fait état, Dostoïewski lui semble d'autant plus humain et digne de curiosité qu'il le montre pervers. L'élevation de ses idées, la lutte héroïque contre le doute et le mal, l'Hosanna clamé de profonds le laissent méfiant et froid.

— En somme, vous pensez que Dostoïewski n'a jamais été pleinement compris par les Français qui l'ont étudié ?

— Comment aurait été pleinement compris en France, s'il a été si longtemps méconnu en Russie, par la critique, méconnu bien qu'admiré ? Les variations de l'opinion à son égard ont été déconcertantes. Chaque génération a dû le découvrir, le reconquérir, à son tour. L'image même de sa personnalité humaine se dédouble d'une façon troublante. Sa mémoire a été très longtemps séquestrée et faussée par ses exécuteurs testamentaires et particulièrement par sa veuve qui s'était composé de « son Fédia » une édifiante image de sainteté et de vertu bourgeoise, de père de famille modèle.

Or, cette figure d'icone de Dostoïewski ne correspondait pas aux outrances et contradictions de son tempérament. La première biographie posthume, rédigée par Strakhoff, ami de vingt ans, biographie « canonique », officielle, est la plus dostoïewskienne des supercheries littéraires puisque l'auteur avouait à Tolstoï dans une lettre que son livre est une vaste imposture et crie sa haine et son mépris pour l'homme qu'il a magnifié !

La jalousie posthume de la brave Mme

Véritable et grande colère d'Akim l'écrivain des *Démons*. Les travaux plus récents de Berdiaeff approfondissaient la philosophie religieuse du romancier...

— Mais les fameuses conférences de Gide allaient-elles contribuer plus tard à cette renaissance, à l'identification de la véritable pensée de Dostoïewski ?

— Dans un sens, certainement. Gide a reconnu dans le prétendu désordre de la composition dostoïewskienne, l'effet d'un art supérieur. Il a rendu justice à l'écrivain, à l'artiste Dostoïewski qui longtemps a passé, comme Balzac, pour avoir mal écrit. Quant à sa vision de la personnalité de Dostoïewski, on songerait parfois à un négatif, où les blancs se dessinent en noir. Il n'avait que faire d'un Dostoïewski orthodoxe, monarchiste, nationaliste, et en outre, vertueux. Le bon apôtre lui est suspect. Pour le professeur Freud, de même, la foi de Dostoïewski est un leurre, une faiblesse, une abdication honteuse devant le principe d'autorité : le fait d'un Œdipe pénitent.

— Mais vous-même ? Le post-scriptum si ambigu de votre livre tient la balance entre deux points de vue : hagiographie ou chronique scandaleuse, prophète ou Marquis de Sade. Vous étudiez la question, Dostoïewski fut-il un juste ou un grand pécheur ?

— Tous ceux qui ont voulu trancher la question ont trahi la vérité. Une interprétation « moniste » de cet être tragiquement divisé est forcément erronée. « Ni ange, ni bête », telle est la formule de l'homme latin : mélange bien dosé, compromis salutaire. Tantôt ange, tantôt bête, alternativement, voire simultanément, telle est l'amplitude de l'homme slave : Sodome et la Madone, dévotion et sacrilège dans un même cœur. « L'homme est large, dit Ivan Karamazoff ; moi, je l'aurais rétréci ». Une « nature large » ! c'est là une expression russe très typique. J'ai voulu, dans mon ouvrage, montrer les deux aspects de cette largeur : l'obsession sadique, le cauchemar crapuleux et l'illumination mystique, l'état de grâce religieux, le fleuve de feu et de boue, comme les étoiles qui s'y reflètent. Dostoïewski fut, selon l'inspiration du moment, le plus bas et le plus sublime des hommes.

— N'est-ce pas ainsi que Dostoïewski est revendiqué, tour à tour, par la Révolution et la Réaction ? N'est-il pas à la

Nouvelles Littéraires  
18.4.31

Une heure avec André Levinson  
N. 2. 18 Avril 31